

**“JE EST HORS DE MOI”:
quelques questions relatives à la dépersonnalisation.**

Paula Patricia Serra Nabas Francisquetti

Résumé:

Il s'agit de la dépersonnalisation surtout dans la mélancolie, et le contemporain

Fora de si
Hors de soi

Eu fico louco
Je deviens fou
Eu fico fora de si
Je deviens hors de soi
Eu fica assim
Je est ainsi
Eu fica fora de mim
Je est hors de moi

Eu fico um pouco
Je reste un peu
Depois eu saio daqui
Puis je sors d'ici
Eu vai embora
Je s'en va
Eu fico fora de si
Je deviens hors de soi

Eu fico oco
Je deviens creux
Eu fica bem assim
Je est bien ainsi

Eu fico sem ninguém em mim
Je reste sans personne en moi

Arnaldo Antunes

Les expériences d'étrangeté, de déréalisation, de dépersonnalisation, de perte de soi, de ce que l'on croyait être, elles sont maintes fois effrayantes. Elles ont intrigué les psychanalystes depuis Freud, qui nous raconte une

expérience personnelle d'étrangeté et déréalisation dans la belle lettre qu'il envoie à Romain Rolland, en 1936, où il décrit son bouleversement à l'Acropole.

Quelques psychanalystes rapportent des moments de dépersonnalisation à la psychose. Nasio, par exemple, dans le livre *Un psychanalyste sur le divan* commente que pour lui une ébauche de dépersonnalisation est un premier pas vers un diagnostic de schizophrénie embryonnaire. Pour lui, cela en serait un indice si le patient lui disait : "Oui, quelquefois je regarde ma main et je la sens étrange à moi"¹.

Je considère que l'association avec la psychose ne doit pas être exclue, mais il est important de considérer d'autres aspects. Nous savons, depuis Freud, que ces expériences d'étrangeté, comme la déréalisation et la dépersonnalisation, peuvent être présentes dans les différentes structures cliniques (névrose, psychose, perversion, problématiques narcissiques). Lui-même, il décrit une expérience de déréalisation dans la lettre citée ci-dessus. Dans ce texte nous privilégions la dépersonnalisation dans la mélancolie. Nous savons, cependant, que les phénomènes de l'étrangeté peuvent apparaître dans d'autres contextes. Je me demande si pendant l'adolescence, moment de recomposition narcissique et identificatoire, de profondes transformations corporelles et psychiques, il n'y aurait pas une plus grande vulnérabilité à des épisodes de dépersonnalisation.

Une impasse narcissique

¹ Nasio, J. D., *Um psicanalista no divã*, Jorge Zahar Editor, Rio de Janeiro, p. 27.

À l'Acropole, en compagnie de son frère, Freud a une pensée étrange. Il se surprend de l'existence de l'Acropole telle qu'il avait étudiée à l'école, et par moments il doute de l'existence de celle-là, malgré les preuves contraires. Dans la lettre de 1936, Freud se demande comment nous pouvons refouler quelque chose de la réalité qui nous donne du plaisir (dans son cas le voyage à Athènes avec son frère). Mais tout n'était pas seulement du plaisir, c'était difficile pour Freud être devant la réalité qui était celle d'aller plus loin que son père ; est-ce que ce serait licite de désirer dépasser le père ?

Les expériences d'étrangeté sont décrites par Freud comme des sensations, des processus complexes liés à des contenus déterminés et rapportés à des décisions relatives à ces contenus. Il dit que ces sensations-là peuvent être éprouvées de deux façons : "or une partie de la réalité nous semble étrange, or une partie de notre propre ego"². Lorsque c'est la réalité qui semble étrange il s'agit d'une déréalisation ; lorsque c'est le propre ego qui semble étrange, Freud parle de dépersonnalisation.

Les phénomènes de l'étrangeté sont corrélatifs à un processus de défense. Mais quel mécanisme de défense serait-il en jeu ? Une autre caractéristique des états d'étrangeté, pour Freud, ce serait leur dépendance, leur rapport envers le passé. Et dans le contexte de la métapsychologie, c'est aux instances parentales que ces phénomènes-là nous mèneront.

Pour Penot, l'expérience d'étrangeté de Freud à l'Acropole et le rejet à la réalité que cela a ébauché seraient rapportés au besoin narcissique de maintenir son obéissance au représentant paternel. Il s'agit d'une impasse

narcissique. “Dire non à l’Acropole et à l’hellénisme aurait constitué, pour Freud, une amputation catastrophique de son capital culturel, voire spirituel ; tandis qu’il lui avait aussi été impossible l’adhésion à *l’extase et l’élévation*, car cela aurait impliqué le reniement de quelque chose d’irremplaçable du côté de son représentant paternel (juif). Mis de cette manière-là au pied du mur - en une vraie problématique de jugement de Salomon - il lui serait autant impossible de dire non à être juif qu’à être grec...”³ (Ici il est important de rappeler que les juifs ont lutté contre le pouvoir hellénistique).

Les expériences d’étrangeté seraient “un modèle particulier d’acte manqué...”⁴, dit Penot. Quel modèle particulier d’acte manqué serait-il celui-ci ? Quelle serait la faille ?

Penot, travaillant à partir de Freud, nous indique que dans les phénomènes de l’étrangeté nous ne tombons pas sur le refoulement, mais sur le rejet, le refus. Différemment d’un refoulement où le sens retourne à travers, par exemple, le symptôme (au moyen du déplacement et de la condensation), le rejet indique une abolition de sens ; donc la faille, l’acte manqué particulier, aurait rapport à une faille symbolique et non pas au retour du refoulé, comme dans un symptôme classique.

Les expériences d’étrangeté dans la mélancolie. L’œil méchant. La dépersonnalisation mise en lumière

Dans le livre *Le discours mélancolique*, Marie-Claude Lambotte présente une étude minutieuse sur la mélancolie où l’on rencontre un chapitre très

² Freud, S., “Un trastorno de la memoria en la Acropolis” (1936), in *Obras Completas*, Tomo III, Biblioteca Nueva, cuarta edición, 1981, p. 3332.

³ Penot, Bernard, *As Figuras da Recusa-Aquém do Negativo*, Artes Médicas, 1992, p. 75.

⁴ Idem, *ibidem*.

intéressant consacré à l'étude de la dépersonnalisation. Il est important de souligner que pour cet auteur la mélancolie appartiendrait au cadre des névroses narcissiques, comme proposé par Freud en 1924, et n'appartiendrait ni au domaine des névroses ni à celui des psychoses ; donc ici la dépersonnalisation se donnerait dans le contexte d'une névrose narcissique.

La recherche de Lambotte indique que la genèse de la mélancolie se trouverait dans un temps avant-spéculaire, tel est le bouleversement de l'image présent dans cette pathologie. Le mélancolique se trouverait vis-à-vis des rebords du vide, il lui manquerait une image pour le représenter. Pour elle, dans la mélancolie il y aurait un trou dans le psychisme, il y manquerait un encadrement de reconnaissance. Et encore : "derrière le miroir, nous essayons d'élaborer le décor propice à la constitution de la structure mélancolique dans la réaction primaire de défense contre les effets d'une catastrophe : celle de la disparition du désir dans l'autre, puisque cet autre est celui qui devrait initier l'objet dans la dialectique du désir."⁵

Dans la mélancolie, des impressions d'étrangeté rapportées au corps, à la propre parole et au sentiment d'exister peuvent arriver. Dans ce cas-là l'impression de ne pas pouvoir exister, c'est parce qu'il n'y a pas d'espace, car il est tout occupé par une image référentielle omniprésente. Le sujet peut même perdre les contours de sa propre image, sa consistance et sa capacité de se reconnaître. Une patiente de Lambotte craignait de se regarder dans le miroir par peur d'y voir les traits de sa mère.

⁵ Lambotte, M. -C., *O Discurso melancólico*, Companhia de Freud, Rio de Janeiro, 1997, pp. 20-21.

Moi-même j'ai un exemple très semblable de perte de contour de la propre image : une patiente me disait ne pas réussir à se reconnaître en se regardant dans le miroir, car cette image-là lui semblait être à quelqu'un d'autre.

Lambotte raconte qu'avec fréquence les patients ont l'impression "d'occuper une place à part, entièrement exceptionnelle, à marge des lois générales du monde et totalement incompréhensible pour les autres"⁶. Sentiment d'un manque originel. Il y aurait une certitude chez le mélancolique d'avoir été blessé, abandonné, lésé ; et il en a raison, il est resté dans une espèce de lacune, de blanc, de trou. "Et l'image d'une mère terrorisante, dotée d'un pouvoir destructif qui décide sur la vie et la mort du sujet, semble l'annuler de tout son poids"⁷.

L'une des patientes de Lambotte avait l'impression d'invasion auprès de sa mère, au point de perdre, en une vague angoisse, le sentiment d'exister. Le sentiment d'anéantissement de soi est commun chez ces patients-là. Une autre patiente dont je me souviens avait peur de s'approcher de sa mère et d'être écrasée par sa présence.

Le corps se constitue à travers le regard d'un autre et aussi par identification selon la manière dont cet autre considère son propre corps. L'appropriation et l'exploration du corps se trouvent à la dépendance de ce rapport avec l'autre. Dans la mélancolie l'existence même du sujet devient menacée et l'exploration du corps n'est pas autorisée. Une mère destructive, "picoteuse" vit au-dedans du mélancolique et l'empêche de vivre.

⁶ *Op. cit.*, p. 156.

L'aversion et la haine envers soi-même, que vit le mélancolique, auraient rapport à l'indifférence et à la haine d'un autre auquel le sujet se serait identifié. La perte de l'objet ne ferait qu'augmenter cette haine. "La haine et la méconnaissance du propre corps proviendraient de l'introjection de l'*oeil méchant* comme un corps étrange tout-puissant qui se serait installé à la place du sujet depuis sa naissance, et même, sans doute depuis sa conception"⁸.

L' "oeil méchant", une mère destructive, nourrit la compulsion à nier la propre existence. Le sujet mélancolique vit une tentative de réparation d'un manque, un manque originel. Ici la dépersonnalisation serait l'extrême et la conséquence "du processus de désinvestissement du corps - liant la faille de l'amour de soi à l'impact du modèle idéal, dont la prégnance n'arrête pas de pénétrer dans les entrailles de l'individu mélancolique"⁹.

Lambotte ajoute que dans la mélancolie nous trouvons des patients avec perte et vacillement de l'image de soi, y compris la perte de contour et de consistance du propre corps. Ils peuvent atteindre une espèce de dissociation. Par exemple : dans une séance, une patiente m'a dit qu'elle se sentait sans corps, comme s'il s'en était allé, ainsi que ses références, son histoire. Elle vivait comme une espèce de fantôme à l'envers, avec un corps sans âme, c'est-à-dire, avec un corps lacune, trou.

⁷ *Op. cit.*, p. 158.

⁸ *Op. cit.*, pp. 160-161.

⁹ *Op. cit.*, p. 161.

L'impression d'étrangeté laisse le mélancolique peu à l'aise, voire étonné devant un corps qu'il considère étrange, non pas le sien. Cela ne va pas sans avoir un impact sur l'analyste qui se voit devant un corps se dissipant.

Lambotte cite une patiente qui avait l'impression d'être toujours à part son corps et qui portait un costume de cosmonaute¹⁰. Je me souviens d'une autre patiente qui portait toujours un même vêtement, une espèce d'uniforme, car ce n'était qu'ainsi qu'elle arrivait à se sentir plus adéquate. Elle ne pouvait pas porter un autre genre de vêtement. Celui-là était sa couverture, sa cape protectrice et ce qui lui donnait quelque contour et de la consistance.

Nous pouvons penser que ces patientes citées ci-dessus n'auraient pas eu les références pour la constitution d'une image de soi plus stable et consistante. Serait-il possible de penser que le mélancolique voit refusée la possibilité d'être lui-même et d'habiter son corps ?

Curieusement toutes les patientes citées sont des femmes. Les femmes seraient-elles plus prédisposées à la mélancolie ? Nous savons, à partir de "Deuil et mélancolie"¹¹, que la prédisposition à la mélancolie, en grande partie, dépend du type narcissique d'élection d'objet, le type d'élection d'objet plus caractéristique des femmes. Ce thème donne marge à une autre recherche, en dehors de la sphère de notre texte.

Il est important de souligner, comme nous montre Lambotte, qu'il y a des différences entre un épisode de dépersonnalisation psychotique et un épisode d'étrangeté mélancolique. Dans le cas de la mélancolie, il n'y a pas de dépersonnalisation structurelle ; la capacité de mémorisation demeure

¹⁰ *Op.cit.*

¹¹ Freud, S., "Duelo y melancolia" (1915), in *Obras completas*, Tomo II, Biblioteca Nueva, cuarta edición, Madrid, 1981.

intacte, ainsi que le *moi profond*, malgré une désappropriation du passé. En partant de Shilder¹², elle remarque qu'il s'agit d'une dissociation, d'une déconnexion entre le moi central et le soi. À la clinique, nous observons comment le mélancolique présente une terrible conscience de son état de dissociation.

Un corps qui vacille...

Nous nous interrogeons sur le cas où les phénomènes de l'étrangeté ont proliféré dans le contemporain où nous tombons sur une possibilité de transformation du corps, à travers l'emploi de la technologie, de forme inimaginable auparavant et avec un emprisonnement à certains idéaux de beauté et de bien-être. Je considère important de rappeler ici la problématique du corps dans le contemporain, car dans la dépersonnalisation l'image du corps est souvent mise à l'épreuve, ainsi que le sentiment d'exister et la propre parole.

Nous vivons un changement brutal dans le rapport avec le corps. Pour la médecine, ce qui était de la fiction auparavant, c'est déjà une réalité, comme les chirurgies plastiques de tout genre, les implants, le changement de sexe, les transplants, l'insémination artificielle, etc. L'on parle déjà en corps post-organique, habitant d'un monde où la technologie n'est plus une possibilité de potentialiser les capacités du corps, mais de transcender la condition humaine et de dépasser les limitations imposées par l'organicité¹³. Quelle est la conséquence de tout cela pour les subjectivités ?

¹² Lambotte, M. -C., *Op. cit.*, p. 168.

¹³ Sibilía, Paula, *O homem pós-orgânico. Corpo, subjetividade e tecnologias digitais*. Coleção Conexões, Relume-Dumará, Rio de Janeiro, 2002.

Nous savons que l'image du corps se construit à partir du regard maternel et que cela permet au sujet, "non seulement d'appréhender dans l'espace les lignes de sa silhouette (le schéma corporel), mais aussi d'y concentrer sa libido et d'investir l'ensemble de son corps. Libido, exploration et connaissance du corps sont, donc, entièrement débiteurs du regard que l'autre compatissant adresse aux premières émotions du sujet"¹⁴.

Nous pouvons penser que dans la dépersonnalisation nous trouvons une image du corps qui vacille. Y a-t-il quelque chose d'étrange dans le propre corps, quelque chose que l'on veut exclure ? Ou s'agit-il de quelque chose qui n'a pas été incluse, symbolisée, intégrée, qui n'a pas gagné de consistance, qui ne peut pas prendre forme ? Qu'est-ce qui aurait défailli dans le champ du narcissisme, dans le champ du regard maternel ?

Et lorsque l'homme ajoute à lui-même une machine, un simple stimulateur voire un organe transplanté, qu'est-ce qui se passe ? Comment gérer quelque chose d'étrange au corps, mais qui promet le prolongement de la vie ?

Nous savons que le moi est fait d'autres, mais il y a tout un passage, beaucoup de processus en jeu comme l'incorporation, l'introjection et l'identification¹⁵ correspondant à différents niveaux d'organisation de la

¹⁴ Lambotte, M. -C., *Op. cit*, p. 159.

¹⁵ "L'*incorporation* se réfère au moi-réel originaire, où, avec le retour de la force pulsionnelle sur l'organisme et la transformation de l'activité en passivité, la pulsion prend corps littéralement, c'est-à-dire, s'incarne.

L'*introjection*, parfois dénommée identification primaire, renvoie au registre du moi-plaisir/déplaisir et à l'unité narcissique du corps. Le corps réel originaire se remanie à partir du *phallus*, condition de possibilité du refoulement originaire et de l'instauration de l'économie narcissique d'équivalence des plaisirs. L'introjection s'articule alors par l'ordre phallique, où se passe la transformation des traits en inscriptions.

L'*identification* se rapporte au moi-réalité définitif, où est établi le registre de la différence sexuelle et où le corps assume de nouvelles enseignes symboliques, ce qui correspond aux identifications secondaires de

subjectivité. Comment la dépersonnalisation atteint-elle le moi et le corps ? Comment atteint-elle ces différents niveaux d'organisation de la subjectivité ? Le moi et le corps ne coïncident pas toujours, c'est ce que nous dit Piera Aulagnier. Le corps ou quelque chose dans le corps peut sembler étrange au moi. Nous passons la vie en train de nous approprier de notre corps, en train de gérer, par exemple, les transformations imposées par le temps, dans le cas de beaucoup de femmes par la maternité, par de possibles maladies, des accidents.

L'intrigante Orlan...

D'un autre côté, nous avons Orlan, l'artiste multimédia française, célèbre pour ses oeuvres chirurgicales. Nous savons qu'elle a incorporé en sa propre peau, à travers des performances chirurgicales, plusieurs images de l'histoire de l'art, comme le nez de Diane, la bouche d'Europe, le front de Joconde, le menton de Vénus et les yeux de Psyché. Qu'a-t-elle à nous dire sur la dépersonnalisation, elle qui a abandonné son image originelle et l'a changée par d'autres ?

L'étrange, l'étranger ici n'est-il pas refoulé, mais inclus comme quelque chose de propre ? Orlan n'est-elle plus elle-même quand elle se transforme en d'autres ? N'est-elle pas elle-même ce pot-pourri, ce collage d'images de femme de plusieurs époques ? Son corps est une oeuvre d'art qui provoque de l'étrangeté, de l'ébahissement chez l'autre, chez le spectateur. Est-ce que cette étrangeté a rapport au fait qu'elle nous expose de façon contondante ; sommes-nous faits d'autres ?

certains auteurs." Birman, Joel, *Mal-estar na atualidade. Psicanálise e as novas formas de subjetivação*,

Ferait-elle une espèce de recouture, dans le réel, de soi ? L'artiste montre une extrême exploration de son propre corps, très différente des mélancoliques qui ne se permettent pas d'exister, d'explorer et de connaître leur propre corps et qui deviennent comme des otages de la figure toute-puissante maternelle. Chez Orlan y aurait-il de la liberté ou du sacrilège ?

“L'être humain est-il au-delà de sa propre peau, de sa propre image ? Orlan se dégage de son image originelle, de son corps originel, et crée de nouveaux habitats. Être en peau étrangère, être avec les yeux de Psyché. Veut-elle éprouver de nouvelles formes d'être ? L'artiste s'attribue le droit de découper son corps. Elle touche sur un territoire sacré, fait une profanation. L'intervention n'est plus justifiée par le biais de la santé et de la maladie, par lesquelles la médecine a toujours justifié son action. Si l'identité s'ancre dans le corps et dans l'image, Orlan soulève l'ancre et va naviguer sur des mers inconnues. Mais qu'est-ce qui permettrait qu'un corps change tellement sans devenir fou ? Nomade en son propre corps, il n'y aurait pas un seul point d'ancrage, mais plusieurs différents. Elle joue avec des certitudes sur l'identité : jusqu'à quel point est-on capable de réinventer le corps et son image ?”¹⁶

Le miroir

“Tout, d'ailleurs, c'est le bout d'un mystère”.

Civilização Brasileira, Rio de Janeiro, 1999, pp. 65-66.

¹⁶ Alonso, S. L., Gurfinkel, A. C. et Breyton, D. M. (orgs.), “O corpo : campo de batalha contemporâneo”, in *Figuras clínicas do feminino no mal-estar contemporâneo*, Escuta, São Paulo, 2002, p. 69.

João Guimarães Rosa¹⁷

Il y a un beau conte appelé “Le miroir”, dans le livre *Premières Histoires* de João Guimarães Rosa, où le narrateur fait des spéculations sur son image dans le miroir, c’est-à-dire, il part à la chasse de son aspect formel. Dit-il : “j’ai commencé à me chercher - le moi par-derrière moi - à fleur de miroirs”¹⁸.

Il décide de procéder à un blocage visuel, à une annulation perceptive de tout ce qui s’interpénétrait sur son visage, tout ce qui était *autre* sur son image. C’était principalement “au *modus* de focaliser, à la vision partiellement étrangère, que je devais me rendre agile : regarder ne-voyant-pas. Sans voir ce qui, sur *mon* visage, n’était plus que reliquat bestial”¹⁹.

Peu à peu, une figure lacunaire, piquée, spongieuse et sombre apparaissait dans le miroir, devant le narrateur. Finalement, un jour : “Simplement je vous dis que je me suis regardé dans un miroir et que je n’y ai rien vu. Je n’ai rien vu. Seulement le champ ouvert, lisse, aux vides, ouvert comme le soleil, l’eau très propre, à la dispersion de la lumière, de façon bouchée tout. Est-ce que je n’avais pas de formes, de visage ? Je me suis palpé en beaucoup. Mais, le jamais-vu. Le feint. Le sans évidence physique. J’étais - le transparent contemplateur ?... Je me suis tiré. Je me suis étourdi, au point de me laisser tomber dans un fauteuil”²⁰.

Notre narrateur ne voyait même plus ses yeux, devant le miroir. Il se demandait à lui-même s’il n’y aurait pas en lui une existence personnelle,

¹⁷ Rosa, João Guimarães, “O Espelho”, in *Primeiras estórias*, Nova Fronteira, 15^e édition, Rio de Janeiro, 2001, p. 119.

¹⁸ Rosa, João Guimarães, *Op. cit.*, p. 122.

¹⁹ *Op. cit.*, pp. 124-125.

²⁰ *Op. cit.*, p. 126.

autonome, propre. La question résonnait : “Serai-je un dé-naturé, sans-âme ?”²¹

Quelque temps après, il peut voir une lumière ténue, dans les termes de l’auteur, en débile scintillation, rayonnement. Le narrateur, à la fin du conte, tombe sur un visage, un visage encore-même-pas-visage. “Presque dessiné, émergeant à peine, tel qu’une fleur pélagique, de naissance abyssale. Seul.”²²

Notre narrateur pose la même question qu’ont enfilée beaucoup de philosophes. Que serait-il le moi, finalement ? Quelle est cette lumière ténue que notre narrateur entrevoit au final du conte ? Aurait-elle rapport à l’éclat du regard maternel vers l’infans ?

Le moi, alors, serait l’autre ? N’y aurait-il pas d’existence personnelle, autonome, propre ? Lacan ajoute à la célèbre phrase de Rimbaud, “JE est un autre”²³, une importante question : quel est cet autre, finalement ? Le psychanalyste français pose la question : “- *L’autre*, qu’est-ce que vous voulez dire par là ? - C’est votre semblable, votre prochain, votre idéal de je, un bassin ? Tout cela, ce sont les autres.”²⁴

Nous savons que la pensée occidentale s’est éloignée de l’idée du moi comme substance. Freud avec la psychanalyse a fait un tournant dans l’histoire de la pensée, en provoquant un vrai décentrage du moi. “Le sujet n’est pas son intelligence, n’est pas sur le même axe, il est excentrique”²⁵. À

²¹ Idem, ibidem.

²² *Op. cit.*, p. 127.

²³ Lacan, Jacques, *O eu na teoria de Freud e na técnica da psicanálise. O seminário. Livro 2*, Jorge Zahar Editor, Rio de Janeiro, 1985, p. 14.

²⁴ Lacan, J., *Op. cit.*, p. 15.

²⁵ *Op. cit.*

partir de Freud, le sujet n'est plus assimilable au je-conscience, mais c'est le sujet de l'inconscient.

“L'inconscient échappe totalement à ce cercle de certitudes dans lequel l'homme se reconnaît comme moi. C'est hors de ce champ qu'il existe quelque chose qui a tous les droits à s'exprimer par je et qui démontre ce droit par le fait de venir au jour en s'exprimant au titre de je”²⁶. Ce qui dans une analyse est le plus méconnu dans le champ du moi, arrive à se formuler comme étant je proprement dit.

Nous pouvons faire un parallèle entre le procédé de notre narrateur devant le miroir avec le processus analytique, où nous faisons face à ces autres en nous, et nous nous demandons enfin qui nous sommes. Et cette question ne nous mène pas nécessairement à une dépersonnalisation. La folie, selon Lacan, serait de croire que nous sommes nous. Celui qui croit qu'il est lui-même serait naïf.

La dépersonnalisation aurait rapport au déclenchement d'un processus désidentificatoire qui ébranle l'image du corps propre. Elle se précipite sur une chute, pouvant se passer un vacillement momentané ou plus durable. Mais aussi dans la dépersonnalisation que dans l'interrogation relative à qui nous sommes il y a vertige. La bonne chance, c'est lorsque nous pouvons arriver à l'informe, à ce visage encore-même-pas-visage et encore le recréer.

“Nos yeux n'ont pas de fin

*João Guimarães Rosa*²⁷

²⁶ *Op. cit.*, p. 15.

²⁷ Rosa, J. G., *Op. cit.*, p. 123.

Bibliographie

- ALONSO, S. L., GURFINKEL, A.C. et BREYTON, D. M. (orgs), *Figuras clínicas do feminino no mal-estar contemporâneo*, Escuta, São Paulo, 2002.
- ANTUNES, Arnaldo, “Fora de si”, in *Ninguém*, B. M. G. Ariola/R. C. A., São Paulo, 1995.
- BIRMAN, J., *Mal-estar na atualidade. Psicanálise e as novas formas de subjetivação*, Civilização Brasileira, Rio de Janeiro, 1999.
- FREUD, S., “Un trastorno de la memoria en la Acropolis” (1936), in *Obras completas*, Tomo III, Biblioteca Nueva, Madrid, cuarta edicion, 1981.
- FREUD, S., “Lo Sinistro” (1919), in *Obras completas*, Tomo III, Biblioteca Nueva, Madrid, cuarta edicion, 1981.
- FREUD, S., “Introduccion al narcisismo” (1914), in *Obras completas*, Tomo II, Biblioteca Nueva, Madrid, cuarta edicion, 1981.
- FREUD, S., “Duelo y melancolia” (1915), in *Obras completas*, Tomo II, Biblioteca Nueva, Madrid, cuarta edicion, 1981.
- LACAN, Jacques, *O eu na teoria de Freud e na técnica da psicanálise. O seminário. Livro 2*, Jorge Zahar Editor, Rio de Janeiro, 1985.
- LAMBOTTE, Marie-Claude, *O discurso melancólico*, Companhia de Freud, Rio de Janeiro, 1997.
- McDOUGALL et al., *Corpo e história*, Casa do Psicólogo, São Paulo, 2001.
- NASIO, J. D., *Um psicanalista no divã*, Jorge Zahar Editor, Rio de Janeiro, 2003.
- PENOT, Bernard, *Figuras da recusa-aquém do negativo*, Artes Médicas, Porto Alegre, 1992.
- ROSA, João Guimarães, *Primeiras estórias*, Nova Fronteira, 15^o édition, Rio de Janeiro, 2001.
- SIBILIA, Paula, *O homem pós-orgânico. Corpo, subjetividade e tecnologias digitais*, Coleção Conexões, Relume-Dumará, Rio de Janeiro, 2002.